Sainte Mériem
Livre II

Déjà publiés

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Danses du futur (Bookelis)
- Seul au milieu (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

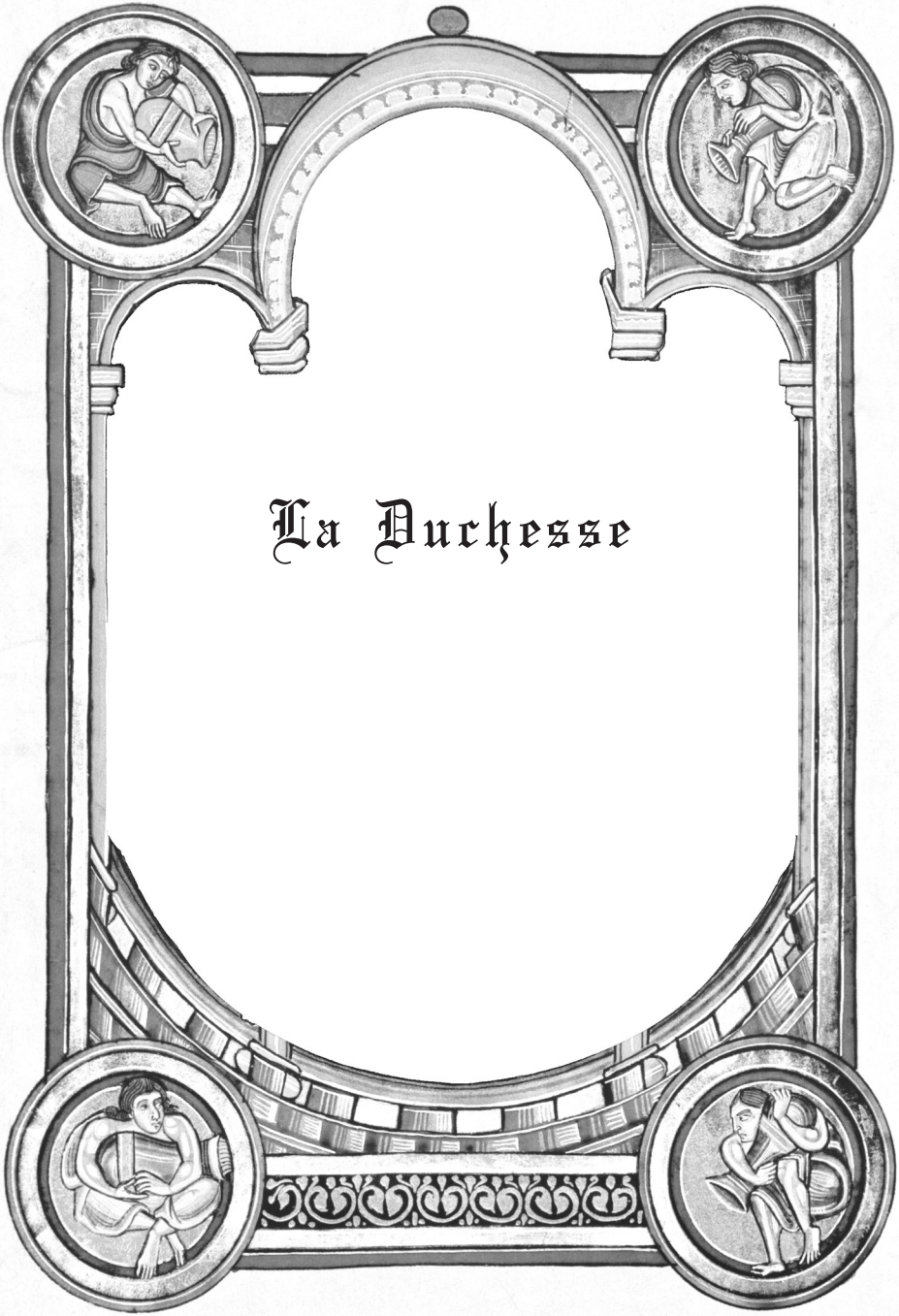
ISBN : **979-10-359-5380-5**

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.


La Duchesse

Pallilnie

Sa cérémonie de la noce et du sacre avait été interminable. L'archevêque Anne de Millepertuis l'avait transformée autant en une célébration du futur roi de Bactrie qu'en une admonestation aux invités et au monde sur le retour des valeurs morales : ce fut un sacre sous la nouvelle règle : **Moralité, Ordre et Obéissance.**

Des bannières **Moralité, Ordre et Obéissance** ornaient la cathédrale Saint-Eustache écrites en grandes lettres dorées tout au long de la nef. Le prêche nuptial et sacramental du prélat ne furent qu'une péroraison sur ces trois devoirs : la moralité de chacun, l'ordre pour tous et l'obéissance au roi. La bénédiction rituelle du grand repas du sacre fut aussi rembourrée de cette maxime. Albert, atorné comme jamais, plus richement, plus brillament, plus lumineusement, que tous les invités, femmes comprises, reçut ces raisonnements avec impatience. Gertrude, maintenant sa femme… pas si laide, finalement… les écouta avec recueillement.

Ce flot de paroles sévères n'empêcha pas les convives de profiter de la fête : le vin à flot, la nourriture grasse à souhait, les coquarderies les plus bégaudes, les rires les plus épais et de plus en plus épais. J'étais à la table d'honneur en tant que princesse de Bactrie ; le roi Albert I^{er} ne manqua pas de faire me une salutation publique en listant les devoirs que la duchesse de Brabie avait maintenant envers lui. Je ne doutai pas un instant que quelque prêtraillon de l'archevêché avait usé une chandelle une nuit à scribouiller ce sermon. Mais mon esprit était déjà à la conquête de mon duché et j'ai pu garder mon sourire devant toute l'assemblée tout en me promettant, si l'occasion m'était donnée de dompter, ces rieurs inconvenants ; ultérieurement. Le repas s'est éternisé en lon-

gueur. L'archevêque a été le premier à le délaisser. Quelques vieux ministres demandèrent alors au roi la permission d'en faire autant, permission qui leur a été donnée d'un négligent geste du bout des doigts. Plus tard vint le tour de plusieurs dames de la cour de demander permission et de la recevoir du même geste souverain. Alors que l'assemblée restante était déjà bien bésivre, je me suis levée et j'ai fait ma propre salutation au roi :

– Mon roi Albert, avant de vous solliciter pour rejoindre mes appartements, je voudrais à mon tour vous présenter mon humble salutation.

– Votre roi vous écoute ma demoiselle Clothilde.

– La Brabie a toujours été un des joyaux de la Bactrie.

– C'est bien vrai, par Dieu !

– En me nommant duchesse de Brabie, vous m'avez fait un honneur insigne.

– Voilà qui est bien dit, mortecouille !

Et toute l'assemblée de rire.

– Pour répondre à cet honneur je m'engage, moi, Clothilde de Bactrie, duchesse de Brabie, de faire luire ce joyau pour la plus grande gloire du royaume de Bactrie.

– Fais petite et ton roi te remerciera, fais-la reluire ta Brabie, nom de dieu ! cria-t-il en se levant et en s'étouffant de rires. Tu peux y aller, maintenant, duchesse !

Ce que me manqua pas d'imiter tous les nobles de la salle : ils savaient bien que la Brabie était une terre de pauvreté, qu'elle l'avait toujours été et qu'elle le serait pour toujours.

Alors qu'ils se complaisaient dans leurs rires, je saluai avec application le roi, puis les nobles assemblés et me retirai avec hauteur en me retenant de faire jaillir Chrysalide de son fourreau.

– Princesse, vous avez été royale, ainsi Gisèle essayait-elle de calmer la colère qui sourdait en moi.

– J'aurais voulu faire faire un garbouil à ma Chrysalide.

– Ce qui n'aurait pas été digne de la duchesse de Brabie

– Je sais bien, chère Gisèle, mais ils l'auraient mérité.

– Ce qu'ils méritent, princesse, c'est de se plier à votre force. Vous êtes jeune, vous êtes forte, vous savez obtenir ce que vous voulez.

– Tu as raison, voyons ce qu'il nous reste à faire.

– Rien, ma princesse. Nous sommes prêtes. Rosemonde et moi avons tout préparé pendant que vous jouiez votre rôle de vassale.

– Nous partirons avant la fin de la nuit et d'ici là dormons, tout le vin que j'ai bu va m'y aider.

– Rosemonde est tellement excitée de vous servir, princesse, qu'elle ne va pas dormir de la nuit, j'en suis certaine.

– Alors qu'elle nous réveille quand toute cette grande désordenance aura cessé.

Clothilde ne vit pas le fin du repas du sacre. C'était le signal du début des festivités en l'honneur du nouveau roi ; elles allaient durer quatre semaines. Tous les nobles, riches négociants, juges, médécineurs, bourgeois, évêques et autres personnes de pouvoir et de savoir n'avaient pas eu le temps d'arriver à temps et le roi leur laissait libéralement la possibilité de venir le saluer. Les jongleurs, baladins, troubadours, raconteurs, cuisiniers, cartomanciens, taroteurs, tire-laine et mérétrices de tout le Cœur-de-Bactrie suivaient le mouvement pour profiter de ce rassemblement inusité de riches personnes.

Pallilnie vibra longtemps dans la nuit au bruit des ripailles de tous : la décontenance du sacre n'allait pas cesser de sitôt. À la fin, les bruits cessèrent et seuls les pas hésitants de la garde résonnèrent dans la ville. C'était le moment pour Rosemonde de réveiller sa princesse et Gisèle :

une tâche qu'elle n'aurait pas envisionnée quand elle était encore au service de la comtesse Richilde de Lispa et qui l'embarrassait fort : c'était sa princesse ! Clothilde fut prête en quelques instants presque plus rapidement que Gisèle.

Après avoir évité les rondes des gardes, le trio passa la porte sud sur la route de Lispa, traversa les faubourgs endormis et se retrouva vite en pleine campagne. Le paysage semblait immobile, elles ne se parlaient pas : seuls le tintement des fers sur les pavés animait leur voyage. Quand le soleil se leva, Clothilde décida qu'il était temps d'emprunter des chemins de traverse pour rejoindre la route de Blotte avant de rejoindre Mottes en Liquemirane : la route qui menait à sa Brabie.

Vers Liquemirane

Les trois femmes avaient trotté tranquillement jusqu'au matin. Puis la route s'était animée et elles s'étaient résignées à prendre le pas, remontant le flot des convois qui s'empressaient d'arriver à temps pour les festivités de célébration, quand Clothilde s'arrêta :

– Je ne suis jamais allée aussi loin de Pallilnie. Laissons les chevaux souffler un peu. Déjeunons de ce que Rosemonde nous a préparé. Nous ne mangerons rien d'autre avant le dîner, à l'auberge.

– Oui, ma princesse.

– Nous devons aussi avoir de nouvelles règles, tant que nous ne sommes pas arrivées en Brabie. Pour vous, je ne suis que dame Clothilde et vous êtes mes amies Gisèle et Rosemonde. Nous allons voir ma mère malade à Taqulie. Nous venons de Mignard en Maupin. Aucune d'entre nous n'y est déjà allée. Mais nos rencontres non plus.

– Si, moi avec votre père, ma princesse.

– Pas de princesse, ni de duchesse, Gisèle, pour la dernière fois. Tu

parleras pour nous. Naturellement, nous voyageons en évitant la Brabie, si dangereuse et si pauvre. Je pense que nous ne risquons rien pour l'instant mais il vaut mieux être précautionneuses

– Bien, notre…

– Donc je ne suis pas votre princesse, ni même la duchesse de Brabie, jusqu'à ce que j'en décide autrement. Ce que je décide maintenant. Et vous devrez me tutoyer. Jusqu'à ce que j'en décide autrement.

– Oui, dame Clothilde.

– Cachons nos armes et montrons nos bourses avec discrétion, mais montrons-les. Que tout le monde voit bien que nous n'avons que des pièces de bronze.

Puis, elle rajouta énergiquement :

– Et dites mon nom le moins possible. Il serait malheureux qu'un petit malin fasse le rapprochement. Espérons que notre progression sera plus rapide que les nouvelles et rumeurs de Pallilnie. Et espérons que les nouvelles du sacre et des festivités que mon cousin n'a pas manqué d'annoncer à tous comme somptueuses éclipseront celles de ma fuite. Et espérons qu'il ne remarquera que bien plus tard l'absence de notre chère Rosemonde. Il ne rechercherons pas tout de suite trois femmes mais deux seulement.

– Sans aucun doute, ma dame, dit Rosemonde en rougissant, j'étais tellement inutile dans la suite de la comtesse de Lispa.

– Et pour finir, espérons que les assassins aux ordres de mon cher cousin n'ont pas déjà été contactés. Que les insatiables besoins de grandeur du nouveau roi lui auront fait momentanément oublier sa soif de revanche, que je crois plus grosse que son ventre. Et espérons que mon innocent frère bénéficiera aussi de cet oubli.

– Nous l'espérons aussi dame Clo…

– Oui, alors en selle et fuyons aussi loin que possible.

Le trio attendit la nuit pour entrer dans leur première auberge.

– Trois dames, pour une nuit ? Il ne me reste qu'un grand lit dans la chambre commune des femmes.

C'est Gisèle qui répondit :

– Nous sommes habituées à la salle commune. Il est rare que nous puissions dormir dans une chambre réservée à la noblesse, même quand elles sont vides. Nous ne sommes que de simples bourgeoises qui rendons visite à une parente en souffrance.

– C'est vrai, ces nobles sont des personnes habituées au luxe et à la facilité. Pour ce soir, il ne nous reste que de la soupe et du pain.

– À cela aussi nous sommes habituées.

– Les chevaux auront le même foin que ceux de la noblesse, par contre. Et la même eau.

– Voilà qui est bien, conclut Gisèle et posant quelque cliquaille sur le coin de la table où elles venaient de s'assoir.

Après un court et insuffisant dîner, le trio se partagea le lit, Gisèle résignée, Clothilde indifférente et Rosemonde ravie. Avant de sombrer dans le sommeil, Clothilde annonça :

– La première réveillée réveille les autres. Nous prendrons notre repas du matin plus loin.

Ce fut Gisèle qui secoua les deux femmes. Elles prirent leurs chevaux, les firent marcher au pas pour sortir du village et elles galopèrent tant que la voie était vide. Puis le soleil se leva et la route se couvrit de convois. Elle reprirent le pas. Maintenant qu'elle pouvait parler Rosemonde ne put refréner son enthousiasme :

– Ma princesse, voir ce soleil se lever en votre compagnie est quelque chose que je n'aurais jamais espéré vivre un jour. Et pourtant, je suis là avec vous, avec ce soleil qui éclaire notre route. Je n'en crois pas mes yeux.

– Rosemonde, je suis heureuse de cette joie, mais ne m'appelle plus ainsi. Comment savoir qui nous écoute…

– Oui, ma dame. Vous changez ma vie.

– Attends de voir les épreuves qui nous attendent.

Les convois devinrent au cours de la matinée de plus en plus touffus ralentissant le trio en les forçant à s'arrêter pour les laisser passer. Il était temps de déjeuner. Puis elles reprirent la route qui se vidait lentement. Le soir, elles eurent trois lits pour elles, mais les portions de nourriture furent réduites pour les chevaux et leurs cavalières, les convois ayant presque ratissé les nourritures des auberges, fermes et greniers. Ces trois femmes se firent alors remarquer par les marchands de passage :

– Où allaient-elles ?

– Elles n'allaient pas aux fêtes de Pallilnie ?

– Elles avaient l'air riche.

– Offrons leur de notre vin pour les faire parler.

Gisèle prit les choses en main, elle leur parla de leur mère malade à Taqulie en visite dans leur célèbre couvent de Sainte-Lydie… une célébrité que Clothilde découvrit avec ravissement en même temps que les marchands… qu'elles allaient rejoindre pour lui faire faire le chemin du retour vers Mignard en Maupin. En profiteraient-elles pour voir les festivités de Pallilnie ? Eh bien, non, elles ne se sentaient pas tentées, toute cette foule, tous ces bruits, toute cette désordenance, ce n'était pas pour trois honorables femmes seules. Ils comprenaient mais cela ne les empêcheraient pas de trinquer à la santé du nouveau roi Albert I^{er} ! Elles trinquèrent avec modération. Ils trinquèrent sans modération. Et tous finirent pas s'endormir.

Les jours suivants suivirent au même rythme : lever tôt, déjeuner frugalement, coucher tard, l'estomac rempli à la fortune du pot. Chaque jour la route était un peu plus vide : le sacre avait eu lieu. Les trois

femmes suivirent leur chemin en direction de Blotte.

Blotte

Clothilde espérait bien y retrouver son Trésor et se rassurer. Mais à l'auberge suivante elle trouva ce petit mot avec son repas du matin :

> ***Au deuxième bois sur la route, une douzaine de malandrins vous attend.***
> Herdebald.

– Et bien nous voila prévenues, conclut Gisèle quand elle eut lu le petit bout de papier.

– Rosemonde va nous précéder et quand elle entendra des cris, elle reviendra nous aider.

– À vos ordres, ma r…

– En avant dame Rosemonde ! Et rappelez-vous : au deuxième petit bois !

Assez vite, la route se vida : la campagne se changea en collines à pâturages, parsemées de bosquets. Puis vint le premier bois. Gisèle et Clothilde ralentirent… pour rien. Même mouvement au deuxième bois et là ! : les malheureux étaient massés.

– Clothilde, tu me les laisses.

– Hors de question, Gisèle.

En effet, Clothilde déjà avait sauté de son cheval, sorti d'un même mouvement Chrysalide, et commencé à tailler dans les chairs. Les hurlements des mourants s'élevèrent dans l'air. Comment Gisèle aurait-elle pu rester sur sa selle ? elle devait aussi participer à l'assaut d'autant plus que les assaillants avaient fort naturellement fait mouvement vers elle. Dans son coin les hurlements s'élevèrent à leur tour. Rosemonde reve-

nait en toute hâte pour achever le travail et provoquer de nouveaux hurlements : les ultimes. Un homme hurlait encore à cause d'une grande blessure qui lui ouvrait le ventre, hurlements qui cessèrent enfin quand Clothilde lui eut charitablement fendu la tête d'un violent coup de son épée.

– Princesse, vous n'auriez pas dû vous exposer ainsi ! Rosemonde et moi faisions fort bien l'affaire, cria Gisèle.

– Merci, dame Gisèle, dit Rosemonde.

– Et perdre une occasion de nous amuser ? demanda Clothilde.

– Ce ne sera pas amusant du tout, ma dame, si vous n'arrivez pas à Maliarine. Qui sait combien d'autres attaques nous attendent sur le chemin. Pour celle-ci, je dirais qu'Albert n'a pas perdu de temps pour faire son œuvre de nettoyage.

– Non, je ne crois pas, c'est plutôt le style de l'archevêque. Mais quel prêtre en Lispa ou en Liquemirane a pu se charger de cette sainte mission ? Maintenant que nous nous sommes bien amusées, reste le travail pénible : traînons ces cadavres dans le fossé là-bas. Nous ne pouvons décemment être prises pour les responsables de ce garbouil.

Tâche dont Gisèle et Rosemonde se chargèrent avec célérité.

– Nous aurions dû porter des vêtements plus sombres, les taches de sang sont trop visibles, constata Clothilde.

– Encore quelques jours de voyage sur ces chemins poussiéreux et plus personne ne les verra, la rassura Gisèle.

La route était maintenant souvent pour elles seules. En quelques jours, elles arrivèrent à Blotte.

– Ne posons aucune question, mais faisons tout pour faire parler les gens. Peut-être évoqueront-ils mon Trésor à cause de sa puanteur…

Blotte n'était vraiment qu'un gros bourg insipidement installé entre des collines hérissées de vignes. Et très adéquatement choisi par Syl-

vain.

– Je n'avais jamais entendu parler du vin de Mottes.

– Une occasion de faire parler les occupants de cette ville.

En arrivant, les trois femmes débouchèrent facilement sur la place principale avec son église, ses maisons bourgeoises, ses étals et son auberge, une belle maison de pierre qui inspirait confiance. La salle intérieure ne comportait qu'un ivrogne en train de cuver son pichet de vin, la tête dans les bras, la joue collée contre la table, les autres tables étaient nettoyées, les chaises alignées.

– La cuisine semble éteinte, je ne sens rien, dit Rosemonde.

Pourtant, l'aubergiste se pressait les mains dans son tablier.

– Mes dames, bienvenue à Blotte. Vous êtes trois ?

– Nous sommes trois, répondit Gisèle. Il n'y a pas beaucoup de monde.

– Que voulez-vous, tous les rupins sont au sacre de notre roi. Nos marchands les ont suivis, pas bêtes…

– Vous pouvez nous servir un repas ?

– Cela va prendre un peu de temps, mais c'est possible. Ce soir, ma femme a du lapin et des topinambours sur les fourneaux.

– Voilà qui est bien, continua Gisèle, et vous auriez une chambre pour trois ?

– Trois chambres même, mon auberge est vide.

– Une pour trois nous ira bien. Nous ne sommes pas si prétentieuses. Et pour attendre le lapin, vous n'auriez pas un peu de charcutaille ?

– Je vois que vous avez grand faim. J'ai des saucisses sèches.

– Voilà qui est bien, et pour aller avec ? En venant, nous avons vu de nombreuses vignes.

– Vous n'avez jamais entendu parler du vin de Blotte ?

– Jamais, mais nous habitons Mignard, c'est loin. Pouvons-nous en goûter ?

– Bien volontiers. C'est le meilleur de Bactrie. Nous avons plusieurs sortes, laquelle voulez-vous ?

– Si vous nous faisiez une petite dégustation ?

– Bien volontiers.

Le vin était à peine passable, pas étonnant que Clothilde n'en ait jamais entendu parler ! Mais il délia la langue de l'aubergiste. Après les explications de Gisèle, que l'aubergiste voyait comme la meneuse de l'équipe, sur leur voyage… leur mère malade à Taqulie, le célèbre couvent de Sainte-Lydie (Clothilde en apprit encore plus sur ce couvent en même temps que l'aubergiste), le retour vers Mignard…, l'aubergiste ne manqua pas de parler de Blotte, des différents vins de Blotte, des dangers des routes pour des femmes seules, jusqu'à ce que les lapins arrivent. Les trois femmes qui n'avaient pas pu manger à leur faim les jours précédents, se régalèrent et en redemandèrent. L'aubergiste continua de les accompagner tout en lampant de temps à autre son verre de vin que Gisèle remplissait sans sourciller.

– Sieur aubergiste, vous avez dû en voir des voyageurs spéciaux dans votre métier.

– Oui, vous pouvez le dire, mes petites dames ! Mais les temps ne sont plus ceux qu'ils étaient. Avant il y avait de nombreux marchands qui venaient de Brabie ou de Taqulame, des marchands d'épices, des marchands d'esclaves, des marchands d'étoffes… Mais les routes ne sont pas entretenues, les voyageurs sont régulièrement un peu malmenés par les gueux. Nous avons moins de monde. Avec le sacre du nouveau roi, tous sont allés à la ville. Vous le voyez, mes petites dames, mon auberge est vide. Je n'ai que ce ponnardieux de passage qui aurait perdu tout son pécule en jouant à Primore et qui s'est bésivré avec la cliquaille qu'il lui restait.

Gisèle voyant que sa tentative de faire parler du convoi du Trésor échouait décréta qu'il était temps de regagner leur chambre pour dormir. Mais auparavant le joueur vint leur demander une petite pièce :

– La charité, mes gentilles dames, pour le pauvre Adhémar que sa malchance au jeu a ruiné avant même qu'il puisse se réjouir de notre nouveau roi avec ses amis de Saint-Denis.

Clothilde qui avait reconnu un nom des amis de Sylvain, tendit une pièce d'argent à l'homme.

– Que voilà une gentille attention, ma noble dame. Laissez-moi vous lire les lignes de la main pour la peine, dit-il en lui ouvrant la paume de la main. Quelle étonnante ligne de chance ! Que puis-je vous dire ?

– J'aimerais savoir si ma chance m'apportera ce que j'espère trouver au bout de ma route, mon brave Adhémar.

– Vous allez à Sainte-Lydie à Taqulie ?

– En effet.

– Là-bas, vous ne trouverez rien. Mais ce que vous espérez est en bonne voie. C'est que vous voyez, ma noble dame, votre destinée ne sera servie que par un détour. Mais je lis dans votre main, qu'elle le sera. Poursuivez paisiblement votre chemin et vous serez comblée.

Rassurée, Clothilde pu alors poursuivre sa route. Dès le lendemain, les trois femmes se dirigèrent vers Mottes. Bientôt, elles se retrouvèrent aux abords du duché de Liquemirane : c'était la campagne du Cœur-de-Bactrie, plate, verte, parsemée de villages, peuplée de paysans et de troupeaux de vaches, de cochons et autres. À l'approche de Mottes, la circulation redevint plus intense : il était temps de renouer avec les chemins de traverse, de dormir dans les granges des fermes et d'acheter un peu de nourriture aux paysans pour éviter la grande ville. Au bout de trois jours, elles rejoignirent la route principale qui reliait Mottes à la Brabie.

S'estimant en sécurité, Clothilde décida de passer la nuit dans une petite auberge ; elle était vide et les trois femmes durent se contenter d'un brouet insipide ; ce qui était mieux que les quelques vivres achetés sur la route.

– Aubergiste, n'auriez-vous pas du vin pour accompagner ce brouet ?

– Vous n'avez jamais entendu parler du vin de Mottes ?

– Jamais, mais nous habitons Mignard, c'est loin. Pouvons-nous en goûter ?

– Bien volontiers. C'est le meilleur de Bactrie. Nous avons plusieurs sortes, laquelle voulez-vous ?

– La plus légère pour les femmes que nous sommes.

– Bien volontiers, mes dames.

Le vin était plus que râpeux, pas étonnant que Clothilde n'en ait jamais entendu parler ! Mais il délia la langue de l'aubergiste. Après les explications habituelles de Gisèle, celle-ci reposa la question cruciale :

– Sieur aubergiste, vous avez dû en voir des voyageurs spéciaux dans votre métier.

– Oui, vous pouvez le dire, mes petites dames ! Mais les temps ne sont plus ceux qu'ils étaient. Avant il y avait de nombreux marchands qui venaient de Brabie ou de Taqulame, des marchands d'épices, des marchands d'esclaves, des marchands d'étoffes… Mais la traversée de la forêt de Rubine est devenue trop dangereuse. Les ducs de Liquemirane et Millepertuis ne s'intéressent pas au maintien de l'ordre à leurs bords, ils préfèrent grenouiller à Pallilnie, je ne sais ce qu'ils y trafi-cotent mais ils ne se préoccupent pas de nous, c'est sûr !

– Le nouveau roi va y mettre bon ordre, affirma Clothilde avec force.

– Il le faut, ma petite dame, il le faut. C'est grand dommage que la

forêt soit devenue le repaire de tous les malfaiteurs de Brabie. Les gardes royaux n'ont pas le courage d'aller les chercher là-bas alors les malandrins ne se gênent plus pour détrousser les voyageurs et attaquer les fermes du coin. Maintenant les voyageurs ne vont pas plus loin que Malvisylve et ils ne sont pas nombreux : Malvisylve est un village encore plus petit que Mottes. Moi, ce que je dis aux voyageurs qui viennent dans mon auberge c'est que la meilleure chose à faire, c'est de faire le détour par Primore, la Baronnie de Colomine et le comté de Miloutine. La route est longue mais c'est mieux que se faire trucider et elle est en meilleur état alors que la traversée de Rubine est toute défoncée, pensez ! la chaussée n'a pas été réparée depuis des siècles !

– Des voyageurs vont-ils encore se mettre en danger à la traverser ?

– Des temps à autre, j'en reçois qui vont en Brabie, mais je n'ai jamais reçu de voyageurs qui en viennent. Vous êtes satisfaites ?

– Nous pensions passer par la forêt puis la Brabie pour rejoindre Taqulie…

– Une erreur, si vous voulez mon avis.

– Alors, nous allons passer par Primore.

– Vous verrez, c'est une très jolie ville.

– Vous y êtes déjà allé ?

– Non, mais j'ai des voyageurs qui viennent du comté de Primorier pour acheter du vin et c'est ce qu'ils me disent.

Leur ragoût terminé, le temps arriva pour les trois femmes d'aller se coucher et l'aubergiste de terminer le pichet que Gisèle avait généreusement commandé dès le début.

Malvisylve

Le lendemain, elles partirent tôt quittant un bourg encore assoupi pour la route de Malvisylve.

– Je n'ai pas eu de nouvelles de mon Trésor. Sylvain a dû comprendre qu'il devait passer par le Primorier, le Colomine et le Miloutine. Je me demande où il est maintenant !

Elles seraient arrivées à Malvisylve le lendemain si elles n'avaient pas été amenées à garbouiller une troupe d'une vingtaine de gueux dépenaillés et faméliques. Clothilde n'hésita pas et se précipita Chrysalide tendue en avant. Gisèle quoique prompte eut du mal à la suivre puis à la protéger. Rosemonde flanqua Clothilde sur l'autre côté et s'efforça de la protéger à son tour, mais Clothilde ne s'en préoccupa pas : elle tailla en avançant et esquivant. Les gueux regroupés firent ce qu'ils purent mais ne pouvaient pas résister à la fureur de Clothilde qui les acheva jusqu'au dernier.

– Là, princesse, dit Gisèle, je dois vous passer un solide gnongnon, vous vous mettez trop en danger. Si un de ces gueux vous avait seulement blessé comment pourrions-nous vous secourir dans la situation où nous sommes ? Et comment espérez-vous prendre possession de Maliarine si vous n'êtes pas en pleine possession de vos moyens ? Croyez-vous que d'autres épreuves ne nous attendent pas sur notre route ? Tu n'es pas encore la duchesse de Brabie, Clothilde de Bactrie !

Gisèle était furieuse.

– Qui sommes-nous, Rosemonde et moi, sans vous, sans notre duchesse ? Il sera bien temps quand vous serez établi d'aller au-devant de tels dangers. Et qui dit que nous ne serons pas obligées d'en affronter beaucoup avant ? Alors s'il vous plaît, laissez-nous vous défendre, Rosemonde et moi et ne recourez à votre épée que si vous êtes en danger. S'il vous plaît princesse ! Maintenant, nous allons nettoyer le tout et

pensez à ce que je viens de vous dire… ma princesse… s'il vous plaît…

Rosemonde et Gisèle traînèrent les corps dans le fossé de la route ; ce qui prit beaucoup plus de temps que le garbouil proprement dit. Ce soir-là, elles dormirent dans une grange ouverte à tous les vents. Le lendemain, elles s'approvisionnèrent à une ferme visible de la route. Et ce fut Malvisylve : qu'un petit village comparé au précédent. Sa place n'était qu'un carrefour ; son auberge n'était qu'une masure ; et n'y avait pas de lapin, seulement une soupe de poireaux pour dîner. Par contre, les trois femmes eurent la chambre commune rien que pour elle seule : l'auberge était vide.

– Nous ne voyons plus grand monde à Malvisylve. Que venez-vous y faire ? demanda la tenancière

– Nous allons en Brabie.

– Voilà qui n'est pas sage. Pour aller en Brabie, il vous faudra traverser la forêt de Rubine. C'est un endroit dangereux.

– Nous ne possédons peu de choses, que risquons-nous ?

– Beaucoup… beaucoup… Vous serez détroussées et même tuées. Vous devriez rebrousser chemin.

– Nous n'avons pas le choix, expliqua Gisèle, notre mère est malade à Maliarine, nous devons aller la chercher.

– Votre piété filiale est remarquable, mais je vous le garantis : vous ne passerez pas cette forêt.

– Nous nous ferons toutes discrètes, répliqua-t-elle.

– Vous vous trompez, ces gens-là ne sont pas des enfants de chœur, ils sont organisés, ils ont des observateurs, ils doivent déjà savoir que trois femmes sont arrivées et ils préparent dès ce moment leur embuscade.

– En attendant, dînons sans nous préoccuper des soucis du lendemain, laissa tomber Gisèle.

– Nous avons aussi du ragoût de cheval.

– Voilà qui est bien, dit Gisèle.

– Et du vin de Mottes.

– Voilà qui est bien aussi. Vous en prendrez bien un gobelet avec nous ? Et un peu de ragoût ?

– Ce n'est pas de refus ! Et quelles sont les nouvelles que m'apportent mes jolies voyageuses ?

– Nous avons un nouveau roi.

– Nous l'avons appris. Et nous avons aussi appris que sa cousine va devenir la duchesse de Brabie. Je lui souhaite bien du plaisir. Vous voyez Malvisylve, ce n'est pas un village bien reluisant, mais nous vivons correctement. Vous passez de l'autre côté de la forêt et c'est fini. Pourquoi croyez-vous que les brigands de Rubine viennent ici et pas en Brabie ? Avant nous avions des Brabiens qui venaient pour faire les récoltes, vous n'imaginez pas la mentalité de cossards ; comme s'ils n'avaient jamais travaillé de leur vie, qu'ils s'étaient habitués à ne rien faire même si c'était pour dormir dehors et manger du pain rassis. Quels bons à rien ! Mais pourquoi donc, allez-vous donc en Brabie ?

Et de nouveau, ce fut à Gisèle de faire le racontement de sa fable.

Avant de s'endormir, Gisèle fixa le programme du lendemain :

– Nous traverserons la forêt de Rubine demain, en partant encore plus tôt que d'habitude. C'est un merveilleux endroit pour une embuscade mortelle. À la place de notre estimé roi, j'aurais posté des assassins à trois lieues à l'intérieur et un informateur à l'auberge. Nous devons nous préparer à tout. Ce seront trois jours de traversée ; au moins. Sans beaucoup dormir. Couchons-nous vite.

La forêt de Rubine

Gisèle les réveilla au milieu de la nuit. Elles enveloppèrent les sabots des chevaux de toiles ramassées à la cuisine pour étouffer les pas des chevaux.

Bientôt le chemin fut réduit à une piste de terre. À l'approche de la forêt, l'air se refroidit. Avant l'aube, elles l'atteignirent puis suivirent le sentier au pas. Il restaient des pierres de la chaussée construite dans les temps passés : elles leur servaient de repère pour deviner là où elles devaient cheminer. L'arrivée du soleil leur facilita la tâche. Il est vrai que la forêt était très sombre et très profonde. Pendant longtemps, les femmes ne dirent rien : elles venaient de quitter le Cœur-de-Bactrie et elles sentaient bien que la Brabie devait être conquise par le courage et la détermination : la Brabie, le joyau de Bactrie, ils avaient bien eu raison de s'en gausser lors du sacre !

Pour l'instant, elles suivaient au pas de leurs chevaux le sentier qui tournicotait entre les massifs d'arbres, les collines et les ruisseaux. Il n'y avait pas de passages droits. De temps à autre, une trouée dans la végétation laissait passer un jour qui éclarait la piste d'une lumière brutale.

– Nous allons déjeuner là, déclara Gisèle, les brigands ne sont pas idiots, ils vont attendre que nous soyons bien fatiguées par ce chemin en ruine. Ce ne sont pas les émissaires du roi que nous devons craindre maintenant, c'est la pauvreté de la Brabie et rappelez-vous, nous ne sommes que trois pauvres femmes. C'est une des conditions de notre survie à nous trois, appuya-t-elle en regardant Clothilde. D'autant qu'ils ont toutes les facilités pour nous écouter avec l'abondance de cette verdure. Si nous nous sentons fatiguées, nous devrons nous arrêter. Mieux vaut passer un jour de plus dans cet forêt que de nous battre sans force.

Effectivement avec la fin du jour, cinq malandrins les attendaient, l'épée sortie.

Rosemonde n'hésita pas, elle sauta de cheval et fit tourner son fléau d'armes. Elle le mania avec une telle rapidité et une telle précision que Clothilde en fut impressionnée une fois de plus. Instantanément, deux des assaillants furent mis par terre, les mains comprimant leur ventre, leurs cris rebondissant sur la forêt, leur sang leur pissant sur les jambes. Puis un troisième fut privé de sa tête.

– Laisse-m'en un vivant, cria Clothilde.

Car déjà le quatrième pliait les genoux et ajoutait ses cris de douleur à ses camarades. Rosemonde par un mouvement tournant que Clothilde admira fugitivement contourna le cinquième et lui donnait un coup de masse dans le dos qui le jeta à terre. Puis Rosemonde lui pose le pied sur le dos pour le maintenir allongé.

– Princesse, l'assassin est à vous.

– Je suis Clothilde de Bactrie. Est-ce bien moi que tu cherches ?

– Oui, princesse, nous avions ordre de vous tuer.

– Qui vous a donné cet ordre ?

– Le vicomte Raimbaut de Millepertuis.

– Et combien avez-vous touché pour cela ?

– Dix pièces d'argent.

– Chacun ?

– En tout.

– Décidément, mon cousin pensait que je serais une proie facile ! Et d'autres de tes amis nous attendent-ils ?

– Oui, princesse. À l'abri prochain, pour la nuit, cinq autres soldats vous attendent.

– Soldats ! Comment pouvez-vous vous nommer ainsi ?

Clothilde se tut un instant, respirant le silence des bois.

– Désolé, l'ami, mais je n'ai pas le choix. Rosemonde achève les.

S'il te plaît…

– À vos ordres, ma princesse.

Rosemonde sortit un petit poignard de dessous sa robe et trancha les cinq gorges sans hésitation et sans se tacher.

– Nous devons partir, conclut Clothilde. Rosemonde tu as fait un excellent travail et, Gisèle, je te serais toujours reconnaissance de me l'avoir fait rencontrer.

En cours de route, Gisèle, questionna sa dame :

– Ces assassins, fallait-il vraiment les tuer ?

– Je sais, j'ai donné l'ordre. Rosemonde n'a fait que m'obéir. Très bien d'ailleurs.

– Devaient-ils mourir ?

– Hélals, oui. Je ne peux laisser la nouvelle de mon passage arriver jusqu'au roi, ni aux notables de Maliarine. Maintenant, personne ne pourra dire que je suis passée par là. Et nous avons un avantage, nous savons ce que contient la prochaine embuscade. Pour celle-ci, nous arriverons tard, très tard, quand ils ne nous attendront plus. Gisèle tu iras à en reconnaissance et si tu as besoin d'aide, tu appelleras Rosemonde.

– Je ne crois pas que ce sera nécessaire.

– Tu m'en laisseras un vivant.

– Le temps qu'il parle, n'est-ce pas ?

– Pas plus.

Lors de la construction de la route, des abris avaient été construits dans des espaces dégagés pour le repos des voyageurs. Ce n'étaient que des cercles de pierres enserrées dans la végétation. L'abri du soir n'était constitué que de trois petits murs entourant une pierre en forme de foyer en bordure d'un filet de rivière, Clothilde se tourna vers Gisèle :

– Fais vite et prend garde à toi.

Alors Gisèle se rapprocha l'épée sortie à la verticale et disparut derrière le mur. Puis un premier assassin en sortit sur une jambe, puis un autre le ventre en sang, puis un troisième en rampant, puis Gisèle en souriant :

– Ma dame, à l'intérieur il y a un mort et un survivant, mais je ne sais pas pour combien de temps.

– Magnifique, Gisèle, achève les autres.

Clothilde entra dans l'abri et s'accroupit au niveau du survivant :

– Je suis Clothilde de Bactrie, est-ce moi que tu attendais ?

– Oui, nous devions toucher trois pièces pour votre tête.

– Qui devait te les donner ?

– Lagler de Maupin.

– Et tu m'as attendu dans cette forêt ?

– Cela devait passer pour un crime de criminel de la forêt de Rubine.

– Je vois que tout était prévu.

– Grâce, ma princesse. Je vous servirai fidèlement. Je vous en supplie.

– Le temps de la grâce n'est pas encore venu, nous sommes encore au temps de Chrysalide.

– Chry…

Car Clothilde avait tranché sa gorge. Gisèle prit alors les choses en main. Aidée de Rosemonde, elle repoussa les corps de l'autre côté du ruisseau, ramassa des bois morts, alluma un feu avec dextérité et prépara un dîner de fortune.

– Ma chérie, tu prends le premier quart, dit-elle en se tournant vers Clothilde, je prendrai le deuxième et Rosemonde qui est d'habitude matinale prendra le troisième, trois heures chacune, d'accord ? Espérons que les profondeurs de cette forêt ne recèlent pas d'autres malveillances.

Le deuxième jour la forêt se fit plus sombre et plus profonde. Le chemin était régulièrement retourné par les racines et mangé par les herbes dures. Parties tôt, et sans accident de parcours, elles atteignirent le deuxième abri tard dans la soirée et passèrent une nuit semblable à la précédente jusqu'à ce que Rosemonde les réveille dans l'obscurité.

– Il y a du mouvement par là, chuchota-t-elle en tendant son bras droit vers un endroit aussi sombre que les autres et en sortant son fléau d'armes de son bras gauche.

– Clothilde tu restes au fond de l'abri et nous allons nous écarter du feu pour les forcer à attaquer.

En effet, les yeux des assaillants étaient beaucoup mieux habitués à la pénombre que les leurs. Pendant un temps, il ne se passa rien, puis sur un cri, il sembla que la forêt faisait mouvement : Rosemonde fit tournoyer son fléau et Gisèle tailla de son épée les ombres qui bougeaient ; Clothilde avait depuis longtemps sorti Chrysalide de son fourreau et se demandait ce qu'elle allait bien faire. À force de tournoyer et de tailler, des cris s'élevèrent de partout puis cessèrent.

– Je n'y voyais rien, dit Rosemonde.

– Ils auraient dû attendre le lever du soleil, mais tu les as sentis plus tôt. Magnifique !

Compliment qui fit rosit le jeune visage de Rosemonde.

– Mangeons en attendant le jour, il n'y a rien à voir.

Avec l'arrivée du jour, les trois femmes purent voir les ravages qu'elles avaient provoqués à l'aveugle : neufs brigands, mal armés, pauvrement vêtus, incroyablement maigres gisaient dans leur sang.

– C'est une attaque locale, constata Clothilde. Personne ne les a envoyés qu'eux-mêmes, les pauvres ! Mais, il est temps de partir. Gageons que cette forêt renferme suffisamment de bêtes à qui ils profiteront une dernière fois.

Pour la troisième journée, les femmes reprirent au pas le chemin tournicotant à l'infini qui traversait la forêt de Rubine. Elle ne rencontrèrent aucun autre ennui ce jour-là. L'abri du soir avait un toit, ce qui tombait bien le temps s'étant bien rafraîchi dans la journée.

– Si tes ennemis t'ont encore envoyé du monde, il devrait nous attaquer demain, le plus vraisemblable vers le fin de la matinée, encore loin de l'entrée en Brabie pour le faire passer pour un meurtre de repris de justice et quand nous serons déjà fatiguées par le trajet du matin.

– Et par trois jours de mauvaise nourriture…

– Et par trois courtes nuits…

– Alors, espérons que notre nuit ne sera pas écourtée comme la précédente.

– Et que notre prochaine auberge sera plus confortable.

Gisèle avait bien prédit : après une nuit inconfortable, un petit déjeuner sommaire et d'innombrables tournicotages, elles furent bien attaquées. Par une vingtaine de gueux.

L'exiguïté du chemin ne leur permettait pas d'attaquer tous de front : Rosemonde en balaya un grand nombre avec la boule ravageuse de son fléau, Gisèle en trancha un autre grand nombre de son épée et Clothilde ne résista pas à la tentation d'en trucider quelques-uns de sa Chrysalide tout en criant d'en laisser encore un ou deux en vie. Il n'en resta bientôt plus qu'un. En vie.

– Drôle, je suis Clothilde de Bactrie et je te demande qui t'a envoyé pour me tuer ?

– Clothilde ? C'est bien vous que nous attendions, depuis tout ce temps !

– Combien ?

– Deux pièces d'argent.

– Qui ?

– Guibin de Cutrie.

– Qui est ?

– L'évêque de Maliarine.

– Je vois que je suis attendue. Dans ce cas, il est charitable de t'achever.

Au bout de quatre jours d'obscurité, elles débouchèrent enfin sur des prairies : la petite ville brabienne de Bortine était en vue.

Bortine

Elles arrivèrent assez vite à l'auberge ; leur hôte ne manqua pas de les remarquer :

– Salutation mes dames. Dites-moi, venez-vous bien de traverser la forêt de Rubine ?

– En effet, aubergiste, répondit Gisèle et nous souhaitons un bon repas pour le soir et un bon lit pour la nuit.

– Pour ce soir, j'ai un bon brouet de pois et de l'eau claire.

– Nous saurons nous en contenter.

– Dans la salle à côté il y a tous les lits que vous voulez.

Pendant que les femmes allaient poser leurs affaires à côté, l'aubergiste disposa verres, assiettes et couverts puis revint avec le triste brouet s'attabler avec elles.

– Vous n'avez pas croisé de monde durant la traversée de la forêt ?

– Non, personne. C'est une forêt très sombre et très profonde, mais aussi très vide. Il y aurait eu une raison pour rencontrer du monde ?

– C'est que… voyez-vous, cette forêt est réputée dangereuse. Elle abriterait des brigands et autres repris de justice.

– Nous n'en avons vu aucun.

– Bizarre… bizarre…

– Pourquoi aubergiste ?

– Parce que la nouvelle nous est venue que la princesse Clothilde pourrait bien passer par là.

– Que viendrait-elle faire en Brabie ?

– C'est notre nouveau gouverneur, enfin, c'est ce que dit la nouvelle, parce que j'ai du mal à y croire. Une femme gouverneur ne s'est jamais vu. En plus, il se raconte que ce n'est qu'une jeunette, ce n'est pas parce qu'elle est la fille du vieux roi qu'elle peut nous gouverner, l'évêque ne le permettra pas.

– L'évêque ?

– Sa Seigneurie Guibin de Cutrie, l'évêque de Maliarine, c'est lui qui a le vrai pouvoir en Brabie. Et vous mes dames, où vous rendez-vous ?

– Nous allons à Taqulie.

Et c'était reparti pour de nouvelles merveilles du couvent de Sainte-Lydie que Clothilde fut aussi contente de découvrir que l'aubergiste. Puis elles allèrent dans la salle des femmes et s'endormirent facilement. Gisèle avait eu la précaution de fermer les volets de la fenêtre et de semer des tabourets entre leurs lits et la porte.

Le lendemain, quand elles pénétrèrent dans la salle commune, cinq gaillards les attendaient. Ce fut l'aubergiste qui prit la parole :

– Aucune d'entre vous n'est la princesse, mais vous avez du pécuniaire. Donnez-le-nous et nous vous laisserons la vie sauve.

Clothilde n'allait pas laisser Gisèle parler encore une fois à sa place :

– Oui, aubergiste, je suis Clothilde de Bactrie et je ne te donnerai pas mon pécuniaire. Mais je te donnerai de ma Chrysalide.

Clothilde sortit vivement son épée et marcha sur les gaillards.

– Non, ma princesse… cria Gisèle.

Mais c'était trop tard, Chrysalide était déjà entrée en danse. Gisèle puis Rosemonde ne purent que suivre le mouvement : l'affaire ne traîna pas ! Laissant les cadavres sanglants derrière elles, elles prirent leurs chevaux pour s'éloigner au galop de Bortine.

Villecombes

Il avait suffi d'un lieu sur la route de Brabie pour comprendre que la frontière avait été franchie : des champs plus vastes, plus vides, des lambeaux de forêts entre eux, des routes plus étroites, plus vides aussi, pas entretenues, des ponts écroulés, des villages loin sur l'horizon. Le lendemain, quand la petite troupe arriva à la petite ville de Villecombes l'après-midi se terminait. Clothilde se dirigea vers la seule auberge du coin. La porte était fermée. Clothilde frappa et frappa. Finalement, un voix leur parvint de l'intérieur :

– C'est fermé, foutez le camp.

– Non, nous allons entrer. Nous allons passer la nuit ici. Vous êtes la seule auberge du village.

– Allez dans le prochain village, foutez le camp.

– Ouvrez, nous ne sommes que trois femmes en chemin pour Taqulie.

– Si vous continuez à faire du bruit, je vais lâcher les chiens.

– Si vous lâchez vos chiens, je les tuerai.

Voyant qu'elle ne pouvait forcer la porte de devant, Clothilde passa dans la cour derrière l'auberge.

– Ouvrez maintenant.

– Je vais lâcher mes chiens.

Clothilde sortit son épée et jeta un coup d'oeil à Gisèle pour lui montrer que c'était son tour de pratiquer cette science des armes qu'elle lui avait enseignée et qu'elle ne devait pas intervenir.

Les chiens étaient énormes, mais Clothilde ne faiblit pas : elle les attendit de pied ferme et ses coups de Chrysalide, un coup à droite, un coup à gauche furent si rapides que les deux chiens se retrouvèrent sur le flanc gémissant piteusement de plus en plus faiblement. Entendant les couinements de ses bêtes, l'aubergiste sortit, tablier de cuir plein de sang, un tisonnier fumant à la main, entouré de deux acolytes aussi furieux que lui.

– Tuer des bêtes, c'est pour les lâches, mais face à de vrais hommes, ma petite fillette, tu vas voir, tu vas souffrir.

Tous les trois se précipitèrent sur Clothilde. Gisèle fit jaillir son épée à son tour, mais un nouveau coup d'oeil de Clothilde l'arrêta. Rosemonde sortit son fléau d'armes, mais resta en retrait comme Gisèle. Clothilde fit trois vifs pas de côté et bloqua les coups de son épée à la verticale. Quand elle renversa son épée, Chrysalide trancha dans les chairs à l'aller, au retour. Déjà les trois hommes étaient à terre hurlant de douleur. L'un avec le ventre ouvert, déballant ses intestins, l'autre une jambe qui pissait le sang et l'aubergiste tenant un bras avec l'autre. Lui seul avait peut-être une chance de vivre.

– Gisèle, traîne-le à l'intérieur et panse-lui le bras.

En entrant dans la salle de l'auberge, une odeur âcre frappa la petite troupe : la pisse et la cendre. À une grande table du milieu, trois hommes, des marchands apparemment, étaient attachés, leurs pieds nus à l'horizontale liés à un tabouret. Clothilde alla les libérer. Ils étaient trop faibles pour vraiment la remercier. Elle les fit asseoir à une table dans le fond de la salle. Puis elle attisa le feu et ouvrit la porte de derrière pour assainir l'air.

– Voilà que je suis en train de devenir aubergiste !

Clothilde aida Gisèle à allonger le propriétaire sur une table pendant que Rosemonde allait dans la cuisine et revenait avec des serviettes pour faire un bandage et arrêter le saignement.

– Raconte-nous hôtelier, si tu veux être soigné.

S'interrompant souvent pour gémir de douleur, il se mit à parler :

– La vie est trop dure ici… il n'y a pas assez de client… il y a des semaines… où nous ne voyons aucun voyageur… alors… quand ces trois marchands qui paraissaient si à l'aise… sont arrivés… ils ont dû payer plus que d'habitude… ils ont refusé… la discussion a mal tournée… ils ont des coffres à combinaison… nous étions obligés de leur demander par la force…

– Ma dame, cet homme est en train de mourir, vous devriez le laisser en paix maintenant.

– Voulez-vous un prêtre ?

– Non, c'est un salaud qui voudra profiter de vous. Nous ne voulions que survivre, lui il est dondé comme un cochon, un gros cochon. Il me demandera de la cliquaille pour une bénédiction et il vous en demandera aussi. Laissez-moi m'en aller. J'ai trop mal.

Ses gémissements remplirent la salle. C'était très pénible, alors Gisèle et Rosemonde le portèrent dans une petite salle à côté et fermèrent la porte. Même étouffées, ses plaintes vrillaient les oreilles.

– Rosemonde veux-tu bien nous faire à manger, pour nous et nos amis ? Ils ont besoin de reprendre des forces. Et ce que tu nous prépareras sera certainement meilleur que tout ce que je pourrais cuisiner.

Rosemonde retourna aux cuisines :

– Il y a du poulet et du chou.

– Nous ferons avec.

Le dîner une fois servi et avalé, l'atmosphère se détendit.

– Gisèle va voir si nous pouvons avoir une chambre pour nous trois, la plus propre possible. Et va voir si nous pouvons coucher nos marchands.

Ceux-ci reprenaient des forces. Ils virent vers Clothilde pour la remercier.

– Jeune fille, nous vous sommes redevables. Vous nous avez sauvé la vie. Qui êtes-vous ?

– Juste trois femmes qui voyagent en Brabie. Nous avons de la famille à Taqulie.

– De nos jours, voyager par la Brabie n'est ni facile ni sûre. Trois jeunes femmes comme vous, vous si jeunes, vous courrez un vrai danger.

– Ce sont nos agresseurs qui couraient un danger. Voyez ce qui leur est arrivé.

– Cette fois-ci peut-être mais la prochaine fois, ce ne sera pas si facile.

– Oh si, ce sera facile. Voyez.

Clothilde sortit Chrysalide tâchée de sang et l'âtre jeta des reflets d'un mauvais brun sur la lame.

– Vous les marchands, où allez-vous ?

– Nous voulions tenter notre chance à Maliarine. Mais la ville est trop étriquée, trop pitoyable pour de bonnes affaires. Alors nous revenons sur Pallilnie en espérant nous refaire. Peut-être avec les fêtes du sacre. Il nous reste presque toute la totalité de notre cargaison.

– Et que vendez-vous ?

– Des bijoux. C'est ce qu'ils voulaient nous voler.

– Il est temps de nous coucher et de reprendre des forces pour demain.

Gisèle barricada la porte de derrière. Et tous montèrent pour trouver le sommeil.

Avant de se coucher, Gisèle interrogea Clothilde :

– Vous devriez leur dire qui vous êtes, cela contribuera à votre gloire.

– Non, au contraire, nous devons rester anonymes. Je veux tout savoir sur mon nouveau domaine. Nous devons aussi partir tôt pour éviter les marchands. Ils m'ont appris tout ce que je devais savoir.

Clothilde mit du temps à s'endormir : elle était encore excitée par l'ardeur du combat même si elle ne s'habituait pas à la violence. Elle n'aimait pas répandre le sang mais elle le devait à sa charge de duchesse. Partout. Salement. Encore.

Le lendemain, en quittant Villecombes, elle jeta un dernier coup d'oeil sur la petite ville qu'elle trouva trop tranquille, trop triste, laissée toute seule à elle-même sur une route déserte.

– Je ne pensais pas que c'était aussi grave. Nous avons des années de labeur devant nous. C'est pour cette raison que nous allons avancer lentement, partant tard et arrivant tôt.

Litiare

A la ville suivante, l'auberge n'était qu'une modeste maison, vide de clients, tenue par une petite vieille qui boitait. Il n'y avait pas d'autres voyageurs. Les trois femmes n'eurent droit qu'à une maigre soupe de poireaux et des lits à punaises.

Le matin, Clothilde interrogea la vieille :

– Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant à voir dans la ville ?

– Oh, là. Ma petite dame, vous êtes bien naïve. Vous êtes si jeune, trop jeune pour voyager. Ici il n'y à rien à voir. L'église est toujours la

même depuis des années. La bourgmestrerie toujours aussi petite. Et le bourgmestre toujours aussi gros. Vous comprenez, jeune dame, c'est lui qui a les meilleures terres. Il est juge aussi. Souvent dans des litiges entre paysans, il se fait payer en terres pour rendre un verdict.

– Est-il facile de l'acheter ?

– Aussi facile que d'enfiler sa tunique le matin. C'est ainsi qu'il est devenu le plus riche. Personne ne peut rien contre lui.

– Oh, si je peux, pensa Clothilde. Laisse-moi seulement prendre ma place comme gouverneure de la Brabie ! Et quel est le prochain village ?

– C'est Bliquand, mais il est loin, vous ne l'atteindrez pas avant demain. Je peux vous vendre du pain pour vos repas.

– Bien volontiers. Il n'y a pas une ferme qui pourrait nous procurer l'hospitalité pour ce soir ?

– Je ne vois pas. Nous en Brabie, nous nous méfions des étrangers.

– Nous paierons, nous ne sommes que de simples femmes.

– Ce qui ne change rien : vous êtes des étrangères. Vous êtes d'où ?

– Du duché de Maupin.

– Vous êtes vraiment des étrangères. Pourquoi n'êtes-vous pas restées en Maupin ?

Clothilde renonça à débiter leur mensonge et monta sur son cheval après avoir salué la vieille femme.

Au bout de quelques lieues, elle ne put s'empêcher de parler :

– Je suis étrangère en mon propre duché. Non, mais quel pays ! Les nobles de Pallilnie avaient bien raison de se gausser de la triste mentalité des brabiens. Et ces marchands qui n'avaient rien pu vendre à Maliarine ; chez moi ! Quand je vois tous ces champs sans labours, sans troupeaux, je vois tout ce que des bras laborieux pourraient en faire. Dire que quand mon ancêtre Jean IX a conquis la Brabie c'était pour ses

moutons et aujourd'hui, je n'en vois pas un à l'horizon ! Mais quel pays ! Je comprends que mon cousin me l'ai laissé aussi facilement !

– Princesse, ne vous découragez pas. Il y a certainement des choses bonnes en Brabie, mais que nous n'avons pas encore vues.

– Je ne suis pas découragée, ma chère Gisèle, je suis en colère. Qu'ont fait les hommes pour faire de ce pays un duché aussi misérable ? Je vais changer toute cette désolation. La Brabie aura la prospérité qu'elle le veille ou non.

– Et si elle ne le veut pas, ma reine ?

– Rosemonde, ma gentille Rosemonde, elle le voudra. Ce sera la prospérité ou la mort.

Alors que la nuit arrivait et que Gisèle se demandait où elles allaient dormir, une troupe d'une trentaine d'hommes s'avança vers elles. C'étaient visiblement des soldats de fortune armés de bâtons et de longs couteaux.

– Voilà qui est pour nous, dit Gisèle. Descendons de cheval, Rosemonde à droite, Clothilde au centre et moi à gauche. Il n'est pas temps de parlementer, mais de sauver nos vies.

Rosemonde resta bien sûr sa droite, mais elle courut presque sur la soldatesque devançant Clothilde et Gisèle. Dans sa course, elle avait déployé son fléau d'armes et le faisait tournoyer comme pour balayer la route de ses occupants. Clothilde puis Gisèle suivirent le mouvement. Déjà Rosemonde avait estourbi des assaillants qui se tordaient sur la chaussée et ceux qui essayaient de lui échapper tombaient sous les coups de Clothilde ou de Gisèle. La bataille ne dura pas longtemps. Plusieurs soldats laissèrent tomber leurs armes devant Clothilde. Celle-ci s'adressa au plus proche :

– Dis-moi, qui devais-tu tuer ?

– La princesse Clothilde. Nous devions avoir cinq pièces de bronze

chacun si nous la tuons. Mais vous, qui que vous êtes, vous nous avez tués avant.

– Comment devais-tu la reconnaître ?

– Elle voyage avec sa suivante, une vieille dame et elle porte des habits de cour. Elle doit arriver dans quelques jours.

– Et sais-tu si d'autres soldats dans ton genre attendent aussi la princesse.

– Non, il n'y a que nous. Pour les cérémonies du sacre, beaucoup de mes amis ont été embauchés par les comtes, les bourgeois et les barons de Brabie comme gardes. Tout le monde sait que ces rassemblements sont aussi magnifiques qu'ils attirent les voleurs et les détrousseurs.

– De qui t'a pris les ordres ?

– De l'évêque… Cu-quelque chose, au nom du roi, disait-il.

– Alors, meurs en paix, dit-elle en faisant un signe à Rosemonde pour qu'elle l'égorge.

– Alors, je suis une vieille femme ! remarqua Gisèle

– Une vieille femme qui a tué une dizaine de soldats ! s'amusa Clothilde. En tout cas, l'archevêque de Pallilnie a un réseau bien organisé. Il a prévenu l'évêque de Maliarine bien à temps. Et il n'a pas hésité à procéder au nom du roi. C'est une chose que je vais retenir contre mon cousin ! Je crois que nous pourrons dormir tranquilles : nous avons eu notre attaque de la journée !

Vers Mincetal

Avançant par petites étapes, le trio progressa dans la plaine de Brabie : elles suivirent la route principale en passant par Bliquand, Baranville, Herliqui, Montreval, Merquenavanque, Did et Daline.

En continuant sur la route de Brabie, la tristesse envahit l'esprit des

trois femmes. Les paysages désolés se succédaient, les herbes envahissaient la route, les ponts étaient brisés, les auberges désertes, les fermes dispersées de loin en loin.

Jour après jour, les voyageuses prirent l'habitude de traiter avec les voleurs de grand chemin.

Cela commençait toujours de la même façon :

– Mesdames, si vous voulez rester en vie, donnez-nous votre bourse.

Ils étaient trois, quatre, cinq ou même dix, pauvrement habillés et rarement chaussés, armé d'armes de fortune ou même d'outils de paysans.

C'était Gisèle qui s'empressait de mener les pourparlers pour éviter que Clothilde se lance sans prévenir à l'attaque :

– Messieurs, si vous ne nous laissez pas passer, vous allez mourir.

Là, ils riaient. Toujours. Trois femmes contre des hommes : aucune chance.

Alors Gisèle descendait de cheval, sortait son épée rouillée de sang, la tendait en avant et ajoutait :

– Comme les autres avant vous.

Puis Rosemonde descendait de cheval, sortait son fléau d'armes, le faisait tourner au-dessus de sa tête et complétait :

– Comme tous ceux qui n'ont pas fui avant vous.

Aucune fois, ils n'avaient fui.

Il y en avait toujours un plus brave que les autres, ne laissant pas le temps à Clothilde de descendre de cheval à son tour, pour dire :

– Celle-là, elle est pour moi, en fonçant sur Gisèle qui rétractant son bras et relançant son mouvement coupait le ventre de son assaillant en pleine course dans un grand jaillissement de sang.

Le jaillissement ne décourageait pas les malheureux qui alors se précipitaient, Gisèle en tuait rapidement un ou deux, Rosemonde en faisait

autant de son côté et malgré les admonestations de Gisèle, Clothilde descendue de cheval entre-temps, Chrysalide à la main, défaisait les autres, de leur arme et de leur vie.

Clothilde pleurait souvent après.

– Ce sont mes sujets ! C'est mon pays ! Où les gens préfèrent mourir plutôt que de travailler. Où sont les paysans ? les marchands ? les artisans ? les chasseurs ? tous ces gens utiles ? Je ne peux l'accepter. Il faut que cela change. La prospérité ou la mort, c'est ce que me disent tous ces cadavres.

Chaque ville, ou plutôt des villages aux yeux de la princesse de Bactrie, était éloignée de la suivante par deux ou trois jours de cheval. En chemin, les voyageuses dormaient là où elles pouvaient : des étables, des fermes abandonnées, et au pire à la belle étoile quand il ne pleuvait pas. Dans les villages, elles s'arrêtaient dans l'auberge… il n'y en avait qu'une…, mangeaient de ce qu'il y avait et dormaient dans les lits disponibles – elles étaient presque toujours les seules. Ce régime maigre commençait à lasser Clothilde :

– Dès que je suis à Maliarine, je veux de la viande. Espérons que la capitale de mon duché m'en fournisse !

– Princesse, ne vous attendez pas à ce que Maliarine soit aussi riche que Pallilnie, répondit Gisèle. De mon dernier passage, je ne garde pas le souvenir d'une grande et belle ville.

– Mais comparé à Pallilnie ?

– Je dirais cinq fois plus petit et dix fois plus pauvre.

– Espérons qu'ils aient seulement de la viande et je revivrais.

L'auberge de Herliqui leur réserva une nouvelle surprise. C'était une des plus grandes et spacieuses qu'elles avaient trouvées en Brabie. D'ailleurs Herliqui était un gros bourg avec une place principale qui devait servir à sa foire. À l'intérieur, la cuisine répandait une odeur chaleu-

reuse et riche. Mais quand Clothilde de sa table demanda de la viande, l'aubergiste répondit qu'il ne pourrait rien servir pour le dîner. Cette réponse la mit en rogne. Rosemonde, pourtant de bonne composition, dit qu'elle voulait aussi de ce qui mijotait aux cuisines. Clothilde était sur le point d'en rajouter. Quand l'aubergiste fit ce qu'il n'aurait pas dû faire :

– Les gars, elles sont pour vous, elles ont l'air bien en chair.

Trois fortiches sortirent de ladite cuisine et se précipitèrent sur les trois femmes. Comment, alors, pouvaient-elles éviter de les garbouiller ?

Ce fut Clothilde qui fut la plus rapide, peut-être poussée par la faim ou la bonne odeur : elle plongea Chrysalide dans le ventre de celui qui venait devant elle puis elle tailla sur sa gauche pour le suivant. Rosemonde avait lancé son fléau contre le dernier qui le reçut en plein ventre : Gisèle n'eut plus rien à faire.

– Et voilà, encore trois morts, pleura presque Clothilde en regardant la scène rougeoyante sous ses yeux.

Puis, la voix claire :

– Aubergiste, si tu veux rester en vie, ta meilleure viande, ton pain le plus récent et ton eau la plus claire. Et des draps propres.

Devant le garbouil auquel il venait d'assister, comment aurait-il pu refuser ? Il se montra particulièrement serviable tout le reste de la soirée. Pendant le repas, en dévorant la viande libéralement servie par l'hôte, Clothilde ne put s'empêcher de dire à Gisèle :

– Notre tenancier saura-t-il tenir sa langue ? Je répugne à le tuer.

– Ma chérie, si tu penses à tous ceux que nous avons tués, un de plus, c'est peut-être une bonne précaution.

– Rosemonde peux-tu t'en charger ?

– Naturellement ma princesse !

Ce qui ne traîna pas. Rosemonde suivit l'aubergiste aux cuisines et